

**Des femmes en formation à la formation des femmes**  
**Le prolongement du mouvement social en tant que tâche**  
**éducative**

**Women's education for changing women**  
**De mujeres en formación a la formación de mujeres**

Rosiska Darcy De Oliveira and Martine Grandjean

Number 9 (49), Spring 1983

Éducatives permanentes en mouvement ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1034715ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1034715ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (print)

2369-6400 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Darcy De Oliveira, R. & Grandjean, M. (1983). Des femmes en formation à la formation des femmes : le prolongement du mouvement social en tant que tâche éducative. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (9), 61–65.  
<https://doi.org/10.7202/1034715ar>

Article abstract

A brief analysis of the identity crises engendered by new role conflicts imposed on women in industrial society leads the authors to see the women's movement as a means through which women can undertake a particularly rich and varied process of research, self-questioning and reconstruction of their social and psychological identities. This movement contains within it semi-institutional possibilities for education relevant to the particular concerns of women.

This article describes some of the possibilities that women in Geneva, Switzerland have created and discusses the goals, methods and types of education that characterize them.

# Des femmes en formation à la formation des femmes

Le prolongement du mouvement social en tant que tâche éducative

R. Darcy De Oliveira, M. Grandjean

L'irruption sur la scène sociale d'un mouvement de femmes à la fin des années soixante témoigne du passage du sentiment de malaise, d'échec et de culpabilité vécu individuellement et silencieusement par certaines femmes à des conduites ouvertes et conflictuelles caractéristiques d'un phénomène de déviance collective.

Le mouvement des femmes a été à la fois expression et contexte pour l'élaboration, par les femmes elles-mêmes, de leur crise d'identité engendrée par le bouleversement de leurs rôles, tâches et statuts dans le sillage des transformations économiques et sociales de l'après-guerre. Confrontées à des exigences contradictoires et à des choix impossibles sur le plan de la vie quotidienne et de leur fonctionnement psychique, les femmes ont essayé d'assumer des rôles politiques et sociaux, et de se rendre égales aux hommes, de leur ressembler dans leur démarche, ce qui leur paraissait indispensable pour atteindre l'universalité qu'on leur demandait en tant que productrices. D'autre part, ce même contexte social qui les universalisait en tant que productrices continuait à les particulariser en tant que femmes. Déchirées, écartelées, contraintes à un sentiment permanent d'inadaptation et d'ambiguïté, comment les femmes pouvaient-elles jouer un rôle social qui fait abstraction de leur sexe et, en même temps, avoir un statut social qui ne s'appuie que sur leur sexe ?

C'est dans les petits groupes de femmes, dans ces groupes dits « de conscience », épine dorsale et tissu

constitutif du mouvement social, que les femmes se sont retrouvées entre elles, ont pris la parole, ont partagé leurs sentiments et vécus personnels, ont dit tout ce qui avait été tu, refoulé ou oublié. Les groupes ont été le contexte duquel a jailli une parole innombrable, faite de souvenirs, de craintes, de frustrations et de désirs jusque-là vécus en privé.

C'est le dévoilement et la confrontation de ces expériences et sentiments cachés qui ont constitué le point de départ et la matière première pour un long et lent processus de réflexion aboutissant à la construction d'une conscience commune de leur signification en tant que problèmes sociaux et politiques et non plus en tant que simples carences individuelles. Le fondement de la prise de conscience a été un regard nouveau, critique, porté collectivement sur tous les aspects de l'existence quotidienne des femmes. Le travail de mise en commun et d'élaboration théorique s'est donc enraciné dans la réalité concrète et palpable de nos vies, nos besoins et nos aspirations.

Or, nous considérons comme ayant une portée formatrice justement toute expérience dans et par laquelle des individus ou des groupes sont amenés à porter un regard critique sur eux-mêmes et leur parcours de vie, en essayant par cette prise de recul de parvenir à une meilleure compréhension et maîtrise de leurs besoins et intérêts en interaction avec la réalité environnante et avec ceux qui se la partagent avec eux. À notre avis, est donc éducatif tout processus à travers lequel il y a une acquisition ou redéfinition de

connaissances, de savoirs, de valeurs et de modes de comportement permettant de changer un parcours quotidien et de vivre mieux, pouvu que l'acquis nouveau soit assimilé et intégré par le sujet de façon consciente et critique.

Dans ce sens-là, nous sommes persuadées que l'itinéraire suivi par la myriade de petits groupes créés dans la mouvance du mouvement des femmes a été éminemment formateur. Leur premier acquis fut de favoriser une déculpabilisation individuelle et collective. Ayant mis ensemble leurs expériences de vie, ayant confronté leur sentiment commun de frustration et d'inadaptation, les femmes ont réussi à opérer ce renversement radical d'optique qui leur a fait voir que la cause de leur malaise n'était nullement liée à des échecs ou insuffisances personnelles, mais s'enracinait dans une problématique sociale et culturelle. En reliant leur parcours biographique à une histoire collective commune et en articulant celle-ci avec le mode d'organisation social dominant, les femmes se sont aussi rendu compte que le dépassement de leur déchirement passait par la transformation du contexte qui les divise. La demande d'intégration pure et simple, sur pied d'égalité, dans le « monde des hommes » a cédé la place à la revendication de son changement. C'est pour satisfaire cette exigence nouvelle de changement qu'est née la demande d'une plus grande prise en compte par les structures et relations sociales de « la manière féminine d'exister », de l'héritage culturel féminin.

Cette analyse de la crise d'identité découlant du conflit de rôles imposés aux femmes par la société industrielle a été le contenu explicite primordial du travail des groupes. Toutefois, sous-jacents à celui-ci, d'autres problèmes, plus subtils et difficiles à saisir, ont aussi été identifiés et travaillés, tels les difficultés pour les femmes de la prise de la parole et leur relation trouble au savoir et à l'élaboration théorique. Les femmes ressentent le besoin pressant de pouvoir s'exprimer mais, en même temps, craignent cette prise de parole, symbolique d'un pouvoir dont elles ont été pendant si longtemps dépossédées. Elles ont aussi peur de se perdre dans les méandres d'un discours théorique et abstrait qui ne serait plus le leur, reproduisant ainsi ce qui serait à leurs yeux une démarche de production de savoir qui les éloignerait du terrain sûr de l'expérience vécue et des sentiments partagés.

Créés par le mouvement des femmes et portés par

son dynamisme, les petits groupes ont représenté pour les femmes le contexte privilégié pour un travail multiforme de recherche, de questionnement et de reconstruction de leur identité psycho-sociale. Leur vitalité et leur impact formateur ont donc été étroitement liés à ce moment unique d'effervescence créatrice, où le mouvement social problématisait les certitudes, bouleversait la norme et la conformité et favorisait le surissement de besoins et exigences jusque-là refoulés ou dissimulés.

Or, ces moments d'effervescence sont presque toujours éphémères. Tout mouvement social fait irruption de façon inopinée, crée son propre espace d'action et, pendant un temps historique donné, vit dans un état permanent de fermentation et de bouillonnement. C'est sa phase sauvage, novatrice, radicale, de groupe en fusion. Peu à peu, toutefois, la tension retombe. Ses propositions sont reprises au-delà du cercle étroit des militants. La négociation d'alternatives faisables à l'échelle sociale prend la relève de la négation radicale. Le mouvement perd sa consistance interne dans la mesure même où son influence pénètre et imprègne le tissu social tout entier.

Une autre limite, empêchant que le mouvement des femmes lui-même puisse être envisagé comme un contexte permanent de formation, découle des caractéristiques très particulières et minoritaires des femmes qui y ont participé. Presque partout, les petits groupes ont été animés par des femmes ayant une carrière professionnelle en dehors du foyer, disposant d'une formation plus poussée et, de ce fait, maîtrisant des outils d'analyse leur permettant au moins d'émettre l'hypothèse d'une relation entre leur angoisse personnelle et les structures sociales.

Une fois de plus on risquait de voir se reproduire un cercle vicieux bien connu : ceux qui sont familiers avec le monde de l'éducation sont les plus aptes à bénéficier d'une expérience formatrice susceptible de répondre à de nouveaux besoins. La majorité des femmes qui restent au foyer ou qui, tout en travaillant, n'ont pas bénéficié d'une scolarité poussée, ne viennent guère aux groupes. Elles ne se sentent pas à l'aise dans des démarches centrées sur l'expression de soi et n'ont ni le temps, ni le courage ou les moyens d'expression pour y participer.

Malgré leur impact formateur, ces deux facteurs liés au temps historique du mouvement et à la participation minoritaire de femmes intellectuelles ne per-

mettaient guère d'envisager, de généraliser l'expérience des petits groupes et leur transformation en contextes permanents de formation.

En revanche, à notre avis, il est aussi indéniable que le mouvement des femmes, à l'instar de tout mouvement social, a lancé un message, a dévoilé des besoins insoupçonnés et a indiqué des chemins à suivre qui seront repris et retravaillés au-delà du cercle privilégié des militantes et du temps historique de l'effervescence.

Le mouvement témoigne, tout d'abord, de l'émergence d'un nouveau public et d'une nouvelle problématique en train d'être vécue conflictuellement. Les femmes ont porté leur malaise et leur angoisse sur la scène publique et en ont fait un levier du changement. Elles ont assumé leur conflit avec ce mode d'organisation sociale qui les divise et ont opposé aux règles et normes en place ce qui existerait de différent et d'original dans leur « manière féminine d'exister ».

Toutefois, sous peine de s'enfermer en soi-même et, à la longue, de s'étioler, le mouvement se devait d'opérer une double ouverture. Il fallait investir le champ social, y questionner les institutions et structures, cherchant partout à outiller les femmes pour revendiquer et vivre cette exigence conflictuelle d'une intégration sur des bases nouvelles. Il lui fallait aussi trouver les moyens d'élargir ses assises et d'aller à la rencontre de ce grand nombre de femmes qui, tout en étant concernées par la problématique de la crise d'identité et du conflit de rôles, ne viendraient jamais spontanément aux petits groupes de conscience.

À notre avis, le prolongement du mouvement social devenait donc une tâche éducative. Le défi à relever nous paraissait être celui de la création d'espaces ouverts et réceptifs à la problématique posée par une clientèle telle que les femmes au foyer ou celles qui font un travail peu qualifié et que « la marginalité même rend non seulement peu visibles, mais silencieuses »<sup>1</sup>.

Que ces espaces se soient ouverts à l'intérieur d'institutions éducatives existantes ou qu'ils émergent avec la création de contextes nouveaux, ce qui importe est qu'ils soient en mesure de capter et retravailler les besoins éducatifs nouveaux dévoilés par le mouvement des femmes.

À ce propos, compte tenu de la profondeur de la crise d'identité et de l'existence de cette série de blocages par rapport à la parole et au savoir, nous som-

mes persuadées qu'aucun transfert de connaissances, de savoirs ou d'aptitudes ne réussirait, à lui tout seul, à outiller les femmes pour faire face à leurs sentiments d'échec, de doute et d'incapacité et les dépasser. Tout transfert de qualifications et de compétences, aussi utiles soient-elles du point de vue d'une éventuelle insertion ou réinsertion professionnelle, ne manquerait pas, en effet, de se heurter à ces problèmes et blocages profonds qui amènent les femmes à douter de leur envie et aptitude à apprendre aussi bien que de leur intérêt et capacité à utiliser des savoirs nouveaux.

Tant que les femmes seront plongées dans la désécurisation et la dévalorisation de soi, tant qu'elles ne sauront pas ce que la société veut vraiment d'elles et quelles sont leurs ressources pour y faire face, il ne nous semble guère possible d'envisager la réussite d'un programme de formation qui se bornerait à fournir des contenus, qu'il s'agisse de qualifications professionnelles ou d'objectifs compartimentaux, définis comme nécessaires et utiles par le contexte social ou économique.

En revanche, l'expérience du mouvement social a inspiré et donné naissance à de nouveaux espaces qui le prolongent et qui cherchent à se situer à mi-chemin entre le refus radical d'institutionnalisation propre au mouvement et la rigidité des institutions éducatives. Ces contextes intermédiaires seraient ainsi les premiers symptômes d'une imprégnation de tout le monde de l'éducation des adultes par le message du mouvement. Qu'il s'agisse de formation personnelle dans une perspective d'épanouissement culturel de la réinsertion professionnelle ou du rapport des femmes à leur corps, des contenus et des pratiques pédagogiques adaptés aux besoins ressentis par les femmes sont en train d'assurer, à Genève, le prolongement du mouvement social sur le plan des démarches de formation.

Il existe en effet dans cette ville un réseau éducatif semi-institutionnalisé qui couvre dans leur ensemble les préoccupations des femmes.

Le Centre d'orientation, de réinsertion professionnelle et de rencontre pour les femmes (C.O.R.R.E.F.) organise des stages de formation préliminaire et d'orientation professionnelle destinés aux femmes désireuses de travailler ou de retravailler. « Orientation personnelle » (O.R.P.E.R.) veut donner aux femmes la possibilité de mieux se connaître et de mieux comprendre leur situation dans la famille et la

société d'aujourd'hui. Le « Dispensaire des femmes » a pour but de promouvoir la prévention et les soins pour les femmes et les jeunes enfants, par la formation et le traitement. F.-Information sert de permanence de renseignements, d'aiguillage et d'écoute. Solidarité-femmes en détresse, refuge pour femmes battues, traite de la violence intra-familiale. Le « Centre-femmes » est l'espace réservé par excellence, à la fois lieu de rencontre, de réunion, bistrot, centre de loisirs féministe où se mêlent réflexion théorique et action concrète.

Directement issus de la pratique du mouvement des femmes, tous ces groupes — et il y en a d'autres — sont nés dans la deuxième moitié des années 70 et au début de cette décennie. Nous faisons face, aujourd'hui, à un mouvement éclaté dans la ville, marquant dans la cité la présence des femmes en tant que groupe social. Une maison dite « La Madeleine », en plein coeur du vieux Genève, symbolise à la fois la visibilité des femmes et la multiplicité des pratiques qu'elles recouvrent. Visibilité parce qu'après avoir erré de salle en salle pour ses réunions et d'appartement en appartement pour les groupes de conscience, le mouvement des femmes a aujourd'hui pignon sur rue. Multiplicité, parce que La Madeleine abrite la librairie féministe « L'Inédite », C.O.R.R.E.F., O.R.P.E.R., F.-Information, les permanences de l'égalité (cours de formation centrés sur les aspects juridiques de l'égalité des sexes), ainsi que les cycles de formation des femmes organisés par la section femmes de l'Institut d'action culturelle (I.D.A.C.).

Nous appelons ces lieux « espaces-femmes » parce qu'il s'agit de lieux créés par des femmes pour les femmes, lieux à la fois clos où règne l'univers du féminin, et ouverts sur la cité puisqu'ils fournissent des services à la population.

Tous ces espaces ont des caractéristiques communes qui relèvent tant des buts que du fonctionnement et de la pratique quotidienne, en particulier en ce qui concerne la démarche de formation envisagée.

*Les finalités de départ* : fondés par des « anciennes » du mouvement ou par des femmes qui, de près ou de loin, gravitaient autour, les espaces-femmes sont tous l'aboutissement d'une réflexion collective dont la finalité est triple : concrétiser et élargir l'acquis du mouvement en renforçant, par l'offre de services destinés spécifiquement aux femmes, la solidarité féminine. Faire preuve d'une efficacité « professionnelle »

sans pour autant recourir aux valeurs marchandes dominantes de la hiérarchie, de la compétitivité, du rendement quantitatif, etc. Délimiter les frontières entre bénévolat et militantisme... tout en gagnant sa vie.

*Le fonctionnement* : nous avons parlé d'espaces-femmes semi-institutionnalisés. Leur fonctionnement interne, en effet, ne diffère en fait des groupes de femmes du mouvement que dans la mesure où l'institutionnalisation en a modifié la structure. À la base, la démarche demeure la même dans les deux cas. Les utilisatrices des services fournis sont toujours associées aux processus de décision, la plupart du temps sous la forme d'« assemblées des usagères ». Ce mode d'opérer, hérité du courant autogestionnaire caractéristique du mouvement des femmes comme des autres mouvements nés après mai 68, ne vise pas seulement à casser le rapport hiérarchique. Le mode de fonctionnement fait partie du contenu formateur que les animatrices attachent à leur projet. Démarche et contenu sont donc interdépendants. Les usagères sont considérées comme partie intégrante du projet, leur pouvoir de décision est le pendant dans la sphère publique du processus entamé dans la vie privée : la prise en charge de soi-même et l'affirmation de soi en tant que femme.

Pour les affaires courantes, les responsabilités sont généralement déléguées à un « collectif de gestion », où les fonctions sont interchangeable, les unes et les autres assurant à tour de rôle les permanences d'accueil, les tâches administratives et le travail technique.

Juxtaposé à ces pratiques héritées du mouvement sauvage : l'aspect institutionnel. Il est surtout présent dans la reconnaissance publique de l'existence, d'abord, de la nécessité, ensuite, des espaces-femmes. En effet, une autre caractéristique commune aux entreprises féministes est le manque chronique d'argent. Pour y faire face, beaucoup se sont résolues à demander des subventions à l'État. Les sommes allouées ne correspondent généralement pas aux montants demandés, mais le fait que l'État subventionne en partie les espaces-femmes signifie la reconnaissance publique et de leur insertion dans le tissu économique-social et de leur nécessité.

Autre élément significatif : on constate depuis peu que des étudiantes qui se destinent à une profession sociale peuvent faire leur stage obligatoire d'ap-

prentissage pratique dans ces lieux, ce qui aurait été impensable auparavant.

*La pratique quotidienne* : l'on peut également relever dans tous les espaces-femmes un certain nombre de caractéristiques communes qui ont trait à l'aspect formateur de la pratique quotidienne. L'écoute, tout d'abord ; la formation acquise dans les groupes de conscience par le dire du vécu, l'écoute des autres et l'analyse du vécu collectif est répercutée quasi telle quelle dans les espaces-femmes. Le Centre F.-Information constitue un bon exemple du type d'écoute. « Il est extrêmement fréquent qu'une demande en cache une autre. Une femme entre au centre pour y chercher, par exemple, une adresse ou un nom. Un dialogue s'engage, qui révèle bientôt que cette femme est venue en fait pour autre chose : parfois, simplement pour parler d'un problème qui lui tient à coeur... que nous découvrons après une heure de conversation ; parfois c'est le besoin de s'éclaircir les idées, par le dialogue, sur un malaise que l'on ressent confusément ou sur une situation personnelle troublée »<sup>2</sup>.

Le concept de « *Self-Help* » caractérise la démarche des espaces-femmes. De l'idée de « s'aider soi-même » (aide-toi, le Ciel ne t'aidera pas), on est passé à l'idée de prise en charge de soi-même. Dans les milieux féministes, « *Self-Help* », pris dans son sens restreint, est l'auto-examen gynécologique. Au sens large, il s'agit de la prise en charge de soi-même en interaction solidaire avec d'autres, grâce aux autres : démarche collective vers l'autonomie d'un groupe social. Ce glissement du concept de « *Self-Help* » — d'un comportement individuel et passif à un comportement collectif et actif — s'est fait à travers la prise de conscience de l'oppression par le corps, prise de conscience où se situe la rupture entre le néo-féminisme des années 60 et le mouvement féministe né au début du siècle. « Notre corps est à nous », c'est :

- 1) la prise de parole ;
- 2) l'affirmation de l'identité ;
- 3) la réappropriation d'un corps qui n'est ni à l'Église, ni à l'État (avortement) ni à la société (femme-objet).

L'auto-examen gynécologique constitue en soi un acte d'autonomie. Il « permet de construire une nouvelle identité fondée sur la connaissance et le respect de soi-même »<sup>3</sup>. Constitué par une pratique et une connaissance, l'auto-examen a permis de séparer, par la suite, la pratique de la connaissance. Utilisée pour d'autres pratiques, cette connaissance s'est développée, enrichie par ces autres pratiques. L'analyse de l'oppression sexuelle a engendré un regard nouveau sur l'oppression sociale des femmes.

La notion de prise en charge de soi-même traverse tous les espaces-femmes. Tous les services qui y sont fournis passent par l'apprentissage de la connaissance de soi-même. Si Solidarité-femmes en détresse offre un refuge aux femmes battues, il sert également de lieu de rencontre où celles-ci peuvent, dans la démarche des groupes de conscience, analyser la violence intra-familiale. Quel que soit le domaine qu'ils couvrent, les espaces-femmes sont tous basés sur le travail de groupe orienté vers l'épanouissement de la personnalité et la construction de l'identité, cette identité perdue dans le « mal sans nom » qui a déclenché le mouvement des femmes.

Rosiska Darcy De Oliveira, Martine Grandjean  
Suisse

---

NOTES :

<sup>1</sup> P. Furter, « La formation extra-scolaire face aux "nouveaux pauvres" », *Éducation et formation en milieu ouvrier*, Neuchâtel, Baconnière, 1980, p. 167.

<sup>2</sup> C. Chaponnière, « Ce que les femmes ont demandé », *La Suisse*, 1.2.1982.

<sup>3</sup> H. Bregani, « Voir, toucher, connaître, comprendre », *Document I.D.A.C.*, De la santé des femmes, N° 22, 1981.